

METHODE

Indiquée par M. BOYER Médecin ordinaire du Roy, & de S. A. S. M. la Ducheſſe du Maine, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Pharmacie, Cenſeur royal, & de la Société royale de Londres, envoyé par ordre de Sa Majeſté à Beauvais.

LA Maladie épidémique qui eſt l'objet de cette Méthode, & qui vient de régner à Beauvais, ſuivant les obſervations de M.rs les Médecins de la ville, & celles que j'y ai faites pendant mon ſéjour, eſt du même genre que celle qui régna en l'année 1747, dans les villes de Beaumont-ſur-Oiſe, Chambly, & nombre de paroiſſes circonvoiſines; avec cette différence pourtant, qu'elle eſt bien moins dangereuſe & moins généralement aigue.

Il y a trente-deux ans * que cette Maladie a paru pour la première fois en Picardie, d'où elle s'eſt répandue dans le Beauvaiſis, & eſt devenue, pour ainſi dire, familière à ces provinces, puiſqu'elle y reparoît chaque année, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, plus ou moins violemment, ſelon la conſtitution de l'année, l'intempérie de la ſaiſon ou la qualité des alimens, qui ſont les cauſes générales de toutes les maladies, ſur-tout des *épidémiques.*

* Feu M. Bellot Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, fixe l'époque de cette Maladie à l'année 1718: *Elle parut,* dit-il, *pour la première fois dans le pays de Vimeu, enſuite à Abbeville & dans le reſte de la province de Picardie.* Il s'en explique ainſi dans une thèſe qu'il compoſa ſur la *Suette,* & qu'il ſoûtint au mois de novembre 1733, dans les écoles de la Faculté de Paris. M. Bellot avoit vû, pour ainſi dire, la naiſſance de cette Maladie dans la province de Picardie, qui étoit la ſienne, & rien n'eſt plus exact que la deſcription qu'il en fait dans cette thèſe.

Cette Maladie, qu'on appelle vulgairement *la Suette* *, sans doute à cause des sueurs copieuses qui commencent avec elle, & qui l'accompagnent dans le même degré jusqu'à la fin, est simplement épidémique, sans être contagieuse.

Elle n'attaque pas avec la même vivacité tous ceux qu'elle afflige, ce qui doit être observé soigneusement par rapport au traitement qu'il faut toûjours proportionner au degré de vivacité de la fièvre & des symptomes, comme on verra plus clairement par une courte description de la manière dont elle se manifeste.

La plûpart de ceux qui en ont été attaqués, l'ont été pendant la nuit, ils se sont réveillés après deux ou trois heures d'un premier sommeil avec une sueur copieuse, une chaleur des plus ardentes, le visage enflammé, la langue blanche & aride, le pouls dur, tendu, fort plein & lourd. A ces accidens, qui sont toûjours les mêmes dans ceux qui sont attaqués le plus vivement, se joint une chaleur encore plus ardente vers le second jour, plus ordinairement vers le troisième, à d'autres vers le quatrième, avec une augmentation de fièvre considérable, qui est l'avant-coureur d'une éruption milliaire sur toute l'habitude du corps, principalement à la poitrine, sur le ventre, & aux extrémités supérieures, qui rendent ces parties graveleuses comme du chagrin; ces éruptions sont souvent des phlictènes transparents, comme autant de petites vessies pleines d'une liqueur blanche, qui sont toûjours l'espèce la plus mauvaise, & dont le pronostic est toûjours fâcheux.

Ces éruptions ne sont pas les mêmes dans tous; plusieurs sont couverts au même terme de la Maladie, de taches d'un rouge plus ou moins foncé, elles sont plus ou moins étendues & superficielles; on croiroit que c'est un éréspelle universel : elles sont plus générales, & moins à craindre que les premières; mais les unes comme les autres sont toûjours dangereuses quand elles ne diminuent point la fièvre & les autres accidens; elles sont alors symptomatiques, & doivent redoubler la méfiance, & ne point arrêter

* Elle a été connue des anciens, sous le nom de *febris helodes* Ἑλώδης *quæ &* Τυφώδης. *Epitheton febris humidæ, cum à prima statim die ægrotantes sudant, sudoreque ipso aut nihil aut certè parum levantur. E contra sicca ac scabra visitur lingua, duraque tanquam corium cutis, plurimusque adest in corpore squalor.* Galen. *advers. lycum c.* 2. *jung. c.* Hoffman. *de febrib. c.* 54.

ceux

ceux qui ont à les traiter, soit pour les saignées, soit pour les purgatifs.

On voit aisément par cette exposition, que cette Maladie, dès son commencement, menace d'inflammation toutes les parties du corps; que les parens, les amis, les gardes mêmes, ont eu tort d'accabler les malades d'un poids énorme de couvertures, de ne les alimenter que de vin mêlé avec de l'eau & des bouillons, quelquefois toutes les heures; de leur donner outre le mélange de vin & d'eau, qui leur servoit de tisane, du vin pur avec du sucre, de la thériaque, de l'orviétan & autres drogues cordiales, qui ne doivent avoir lieu que dans les cas d'une extrême foiblesse, & de les laisser, outre cela, pendant tout le cours de la maladie, dans les mêmes linges pourris de sueurs, dans une chambre exactement fermée, avec du feu.

Quel est l'homme le plus vigoureux qui pourroit, dans la plus parfaite santé, résister à une semblable épreuve!

C'est pourtant le traitement qui a été pratiqué dans la ville de Beauvais, de même que dans tous les autres endroits où le même mal avoit paru précédemment, envers ceux qui n'avoient que de foibles accidens, & même envers d'autres qui n'avoient que de légères incommodités sans aucun trait à la Maladie courante.

Il est étonnant qu'une pareille déraison ait passé du peuple à des gens plus instruits, & l'ait emporté sur les sages avis de M.rs les Médecins.

Un traitement aussi funeste n'a eu d'autre fondement que le dessein de pousser au dehors la cause de la Maladie, c'est-à-dire, selon le peuple, d'augmenter le mouvement du sang, de forcer ainsi les sueurs, & de rendre plus considérables les éruptions qui étoient leur unique espérance pour guérir de cette Maladie. On a eu beau publier que celles qui sont les plus nécessaires, telles que celles de la petite vérole, ne se font jamais mieux qu'après avoir rabattu par les saignées, par les délayans convenables, la trop grande fougue du sang, & après avoir évacué, quand on est assez heureux d'en avoir le temps, les humeurs dont les premières voies sont remplies; qu'un traitement contraire rend les éruptions très-difficiles ; qu'il en étoit de même dans cette Maladie, avec

cette différence, que les éruptions dans la petite vérole doivent prendre une toute autre tournure, puiſqu'elles doivent ſuppurer; au lieu que celles qui ſe font dans la *Suette,* à des temps marqués, n'étant que la ſuite de la grande raréfaction du ſang & de ſon mouvement extraordinaire, elles ne demandent pas la même conſidération, non ſeulement parce qu'elles ne ſuppurent point, mais encore parce que j'ai obſervé que la plûpart de ceux qui ont été ſaignés abondamment dès le commencement, & vuidés par l'émétique, guériſſoient promptement & très-ſouvent ſans éruption : c'eſt ce qu'on a eu beaucoup de peine à perſuader dans le commencement, & dont on ne ſeroit jamais venu à bo it ſans le ſuccès ineſpéré de cette pratique, qui eſt celle qu'on doit obſerver dans les maladies inflammatoires.

Il ſeroit inutile d'inſiſter davantage ſur les abus d'un traitement auſſi faux & auſſi dangereux, qui avoit même donné tant de ſécurité à la plûpart des malades, qu'ils ne conſultoient point les Médecins : erreur qui s'étoit d'autant plus accréditée, que dans le commencement la Maladie n'avoit pas été auſſi vive, & que le ſang n'étoit pas encore troublé par une terreur que la mort précipitée de quelques malades de conſidération, rendit preſque générale. Celle-ci fut le malheureux fruit de la confiance qu'ils avoient au mauvais régime dont on vient de parler, qui étoit uniforme pour lors, & qui leur faiſoit négliger les ſecours que les Médecins leur indiquoient, pour recourir à l'uſage du vin devenu plus pernicieux à meſure que la Maladie a attaqué avec plus de fureur. On ne doit donc imputer la mort de ceux qui en ont péri à Beauvais, dont le nombre a été peu conſidérable, eu égard à celui des malades, qu'au mauvais régime qu'ils ont obſervé, & à un préjugé invincible contre la ſaignée & contre les remèdes convenables, qui ont ſauvé tant de perſonnes dans le Beauvaiſis. Il eſt certain que cette Maladie eſt très-ſuſceptible de guériſon, quand on s'y prend dès le commencement ; & la célérité du traitement eſt le point le plus eſſentiel.

Il faut eſpérer que les ſuccès d'une pratique raiſonnable ramèneront les eſprits ; c'eſt pourquoi je paſſe à la méthode courte & facile qu'on doit employer dans le traitement des malades.

Pour y parvenir, il importe de fixer le caractère de cette Maladie. Elle eſt du genre des fièvres putrides, malignes & inflammatoires, à différens degrés ; ce qui doit en établir deux claſſes principales.

Ceux qui ſont attaqués d'une manière moins vive, pour n'avoir point de fièvre apparente, n'en méritent pas moins d'attention, parce que le ſang eſt, pour ainſi dire, dans un engourdiſſement général, d'où il ne ſort qu'au bout de quelques jours; auſſi a-t-on vû ſurvenir vers le quatrième & le ſixième, des accidens funeſtes à ceux qu'on ne croyoit pas bien malades ; ce qui fait que j'ai toûjours pris les précautions relatives à la diſpoſition inflammatoire du cerveau, d'où partent tous ces accidens inopinés, ainſi qu'il a été clairement démontré par l'ouverture de ceux qui ſont morts de cette Maladie, n'ayant point trouvé de parties plus affectées que celle-là.

On obſervera que les fièvres les plus malignes ne ſe manifeſtent ſouvent dès les commencemens que par le ſeul abattement des forces, le pouls étant preſque dans l'état naturel, & la raiſon dans ſon entier, au point qu'on y eſt bien ſouvent trompé.

D'où peut venir cet abattement des forces ſi conſidérable dès les premiers jours de la Maladie, ſi ce n'eſt de l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau, qui eſt aſſez fort pour gêner la ſécrétion du fluide nerveux, mais qui ne l'eſt point aſſez pour ôter l'uſage de la raiſon ! En effet, cette partie ſi eſſentielle à la vie eſt d'une ſubſtance trop molle, pour ne pas être la première aggravée par l'épaiſſiſſement qui arrive au ſang rendu tel par l'impreſſion de la cauſe générale. La dureté, la lourdeur & la plénitude du pouls ne prouvent que trop la difficulté avec laquelle ſe fait la circulation, le ſang ſéjournant trop par cette raiſon dans toutes les parties du corps, ſur-tout dans les vaiſſeaux capillaires cutanés, la partie ſéreuſe s'en ſépare. De-là ces ſueurs énormes par où commence la Maladie, & qui l'accompagnent juſqu'à la fin, ſueurs toûjours ſymptomatiques, qui ne doivent nullement ſuſpendre ni empêcher le traitement convenable, ſur-tout lorſqu'elles n'apportent pas de diminution dans les accidens.

J'ai crû cette obſervation néceſſaire. Je reviens à la manière

dont on doit traiter ceux ou celles en qui les accidens ne paroiffent pas d'abord confidérables; mais qui pouvant le devenir, demandent la précaution d'une faignée du bras & d'une faignée du pied le même jour; on doit les mettre à l'ufage d'une tifane faite avec les racines de fraifier, de chiendent & de régliffe; de l'eau de poulet ou du petit lait bien clarifié, pour ceux qui feront en état de le faire: on ajoûtera à toutes ces boiffons vingt ou vingt-cinq grains de nitre purifié, fi les urines font ardentes & en petite quantité, ou qu'elles paffent difficilement : on doit recommander aux malades de boire abondamment; on leur donnera très-peu de bouillon, c'eft-à-dire, dans les premiers jours, de fix en fix heures. On profitera du relâchement qu'auront procuré les faignées, qu'on fera en plus grand nombre felon les accidens, pour les purger, même dès le fecond jour s'il étoit poffible, avec trois grains de tartre ftibié felon le codex ou difpenfaire de la Faculté de Médecine de Paris, & trois gros de fel végétal ou de Glauber, diffous dans une pinte d'eau, qu'on fera boire aux malades par verrées de demi-quart d'heure en demi-quart d'heure, jufqu'à ce que le vomiffement furvienne; on en aidera l'action par une ample boiffon d'eau chaude. Cette manière de donner l'émétique a cela de commode, qu'on peut en arrêter la trop grande activité lorfque l'évacuation paroît fuffifante, y ayant des tempéramens délicats à qui la moitié de la dofe ci-deffus fuffit.

A l'égard des femmes enceintes, on les faignera comme fi elles ne l'étoient point, à raifon des accidens qui, dans leur état, font encore plus à craindre que dans les hommes; mais on fe contentera de les purger avec la caffe ou les tamarins, la manne, & avec le fel végétal.

On répétera deux ou trois fois les purgations, de la manière dont nous venons de parler, pour les femmes groffes, & pour ceux d'un tempérament foible & délicat. On fe fervira de féné pour ceux d'un tempérament plus robufte.

Cette pratique, toute fimple qu'elle eft, fuffira pour terminer heureufement les maladies de cette claffe vers le neuvième jour, quelquefois même plûtôt. C'eft à ceux qui conduiront les malades à régler le temps où ils pourront paffer aux nourritures folides; ce

qui ne doit être pourtant qu'après que les malades auront été ſuffiſamment purgés, & qu'on n'aura plus rien à craindre de ce côté-là.

Le vin, qui ci-devant avoit ſervi de boiſſon ordinaire, ne doit abſolument être employé que dans les cas de foibleſſe qui peuvent ſurvenir.

Il reſte à parler des malades qui ſont attaqués plus vivement, & dans leſquels la Maladie prend tout-à-fait un caractère de malignité.

La fièvre ſe déclare chez eux avec une violence extrême, la face eſt enflammée, les yeux ſont étincelans, l'habitude du corps eſt rouge comme de l'écarlatte, les forces ſont totalement abattues, les malades ſont tourmentés d'envie de vomir & de douleurs de reins très-conſidérables; les ſueurs dans leſquelles ils ſont baignés, de même que les éruptions qui ſurviennent dans la ſuite, n'apportent aucun ſoulagement dans les accidens; elles ſont ſymptomatiques, & on ne doit y avoir aucun égard.

C'eſt dans ce cas, où tout menace la vie du malade du côté du cerveau, qu'il faut uſer de célérité dans le traitement, pour éviter, dans une partie ſi eſſentielle à la vie, la rupture des vaiſſeaux, qui en a fait périr pluſieurs, même dès le ſecond jour.

Dans cette vûe, on ſaignera abondamment les malades, toûjours du pied, & on réitérera cette ſaignée de deux en deux ou de trois en trois heures, ſelon la violence des accidens, juſqu'à quatre, cinq, ſix fois, dans les premières vingt-quatre heures, & même plus ſouvent; & l'on profitera du relâchement qu'aura procuré cette évacuation abondante de ſang, pour donner tout de ſuite quatre grains de tartre ſtibié avec une demi-once de ſel végétal diſſous dans une pinte d'eau, dans le même ordre & dans les mêmes intervalles qu'il a été dit ci-deſſus, en parlant des malades de la première claſſe.

On recommandera une boiſſon abondante de tiſane comme ci-deſſus, avec l'addition du nitre, s'il eſt néceſſaire, cette addition convenant toûjours dans les cas où les urines ſont rouges & briquetées: ſi la ſoif eſt ardente, de même que la chaleur de tout le corps, on délayera dans chaque pinte de tiſane, une once de ſirop

d'épine-vinette ou de limon; & pour les pauvres, on écrasera quelques grappes de groseilles, en assez grande quantité pour que la tisane soit aigrelette; on peut substituer au défaut du sirop de limon, quelques gouttes d'esprit de soufre, jusqu'à une agréable acidité, dans une pinte d'eau, avec la quantité de sucre nécessaire: Et comme il est essentiel d'entretenir la liberté du ventre, on donnera en outre, dans les jours d'intervalle des purgations qui doivent être réitérées de deux en deux jours, une pinte d'eau dans laquelle on délayera une cuillerée de miel commun, & on dissoudra deux grains de tartre-émétique, dont on donnera un verre à boire de trois en trois heures aux malades.

La purgation dont on se servira de deux en deux jours, après la première évacuation procurée par l'émétique, doit être la même que celle dont nous avons parlé ci-dessus, avec la casse, la manne & le sel végétal, ou avec le séné, &c. selon les tempéramens auxquels on aura à faire.

On doit revenir à la saignée dans quelque temps que ce soit de la Maladie, toutes les fois que la fièvre & les accidens l'exigeront, sans avoir égard aux sueurs, quelques copieuses qu'elles puissent être, ni aux éruptions, qui ne doivent jamais être regardées que comme symptomatiques : on aura recours aux vessicatoires dans les cas d'assoupissement.

Le terme ordinaire des maladies de cette dernière classe, est de quatorze jours, quand on les traite suivant la manière qui vient d'être indiquée, & dont le succès a été toûjours si heureux, qu'on a vû plusieurs de ceux qui avoient essuyé jusqu'à douze ou quatorze saignées, & qui avoient pris plusieurs fois l'émétique, être sur pied le dixième jour.

On doit avoir une attention particulière à ne point laisser, comme on a fait, les malades dans leurs mêmes linges pourris de sueurs pendant tout le cours de leur maladie. Ils ne doivent être couverts que modérément : on doit ouvrir quelquefois leurs fenêtres, sur-tout dans les beaux jours, pour renouveler l'air de leur chambre, & les tenir les plus propres que l'on pourra; on doit y faire brûler sur une pêle rougie au feu, de temps en temps, un peu de vinaigre ou du sucre en poudre, pour ôter la

mauvaise

mauvaiſe odeur, ſur-tout chez les pauvres logés fort étroitement & mal-proprement.

A l'égard de ceux qui ont été attaqués de la Maladie, & qui y ont réſiſté par la force ſeule de leur tempérament, il eſt à propos de les avertir qu'ils ne doivent point ſe négliger & s'endormir ſur leur convaleſcence. Ils en doivent ſentir eux-mêmes la néceſſité, par la peine qu'ils ont à ſe remettre. Ils ſont menacés de rechûtes, ou de tomber dans des maladies de langueur, dans des affections ſcorbutiques, ou dans quelque hydropiſie ; ſuite ordinaire de l'épuiſement & de l'apauvriſſement du ſang, dont l'acrimonie eſt démontrée d'ailleurs par la ſéchereſſe extrême de l'épiderme qui s'enlève par lambeaux. Ils ont beſoin de s'humecter pendant huit ou dix jours, plus ou moins, par des tiſanes légèrement apéritives & adouciſſantes, faites avec les racines de fraiſier, de chiendent, d'aigremoine, de bardane, d'éringium ou chardon roulant, l'orge entier ou mondé, auxquels on ajoûtera les plantes molles, telles que la bourroche, la poirée, la bugloſe, le capillaire, la ſcolopendre, & le creſſon de fontaine ; le petit lait peut auſſi convenir dans ce cas, ſelon l'état actuel où M.rs les Médecins trouveront les malades, auxquels ils recommanderont une ample boiſſon de l'un ou de l'autre. On les diſpoſera ainſi à ſe purger, ne l'ayant pas été pendant le cours de leur maladie. J'ai été aſſez heureux pour voir réuſſir généralement, pendant mon ſéjour à Beauvais, les précautions que je viens d'indiquer.

On tiendra auſſi la main à ce que les Médecins & Chirurgiens ſoient avertis dès les premiers inſtans de la Maladie, pour ne pas laiſſer davantage le peuple maître d'étouffer leurs parens & leurs amis, par un traitement auſſi peu raiſonnable que celui qu'on a mis en uſage juſqu'à préſent, auquel on a été trompé, parce que pluſieurs qui ont été attaqués de cette maladie fort légèrement, s'en ſont tirés ſans autre ſecours que celui que la nature leur a procuré par des ſueurs, des hémorragies hémorroïdales & autres, & par des cours de ventre ſpontanés, qui ont été véritablement critiques en ces cas là.

Le ſuccès d'une pratique plus convenable, telle qu'elle vient d'être expoſée, & dont la prévention empêchoit l'uſage; la

préſence de M. l'Evêque & Comte de Beauvais, qui ſe rendit dans la ville dès qu'il eût appris le progrès de la Maladie, ſes ſoins paternels, qui ſe ſont étendus juſqu'au moindre hameau de ſon diocèſe; les attentions de M. l'Intendant, qui a voulu connoître par lui-même l'état de la ville & de la campagne, & leur procurer les ſecours néceſſaires dans une ſituation auſſi critique, ont achevé de rétablir le calme dans tout ſon entier.

A Paris, ce vingt-deux juillet mil ſept cens cinquante. *Signé* BOYER Médecin ordinaire du Roy.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCL.